Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 75 (1966)
Heft: 7

Artikel: Croquis congolais
Autor: Perret, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-683853

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Croquis congolais

Dr Henri Perret,
médecin-chef de la Croix-Rouge

Il y a eu six ans cet été que la Croix-Rouge suisse assure en permanence l'exploitation de l'Hôpital Kintambo, à Léopoldville, avec l'aide financière de la Confédération. Une équipe médicale forte en moyenne de 20 à 25 membres assure la bonne marche de cet établissement de quelque 600 lits et dont l'activité demeure indispensable, aujourd'hui comme en été 1960, lors de l'accès du Congo à l'indépendance.
Actuellement, les médecins de l'Unité médicale suisse sont secondés par quelques médecins congolais ayant subi une formation accélérée en France. La Croix-Rouge suisse voue toute son attention aussi au perfectionnement de médecins et de personnel sanitaire auxiliaire indigène, de manière à préparer la relève qui, dans quelques années, pourra assurer la direction médicale de l'hôpital. En collaboration avec les services congolais compétents, une attention toute spéciale est accordée notamment à l'instruction de base et au perfectionnement d'infirmiers, de laborantins, d'infirmiers narcotiseurs et autres.
Accompagné du sous-secrétaire général de la Croix-Rouge suisse, le Dr Henri Perret, médecin-chef de la Croix-Rouge, s'est rendu au Congo au printemps dernier afin de faire le point du travail accompli par nos compatriotes. Il a bien voulu rédiger à l'intention de nos lecteurs cet article de voyage, ces « croquis congolais ».

La rédaction

De Ndjili à Kintambo

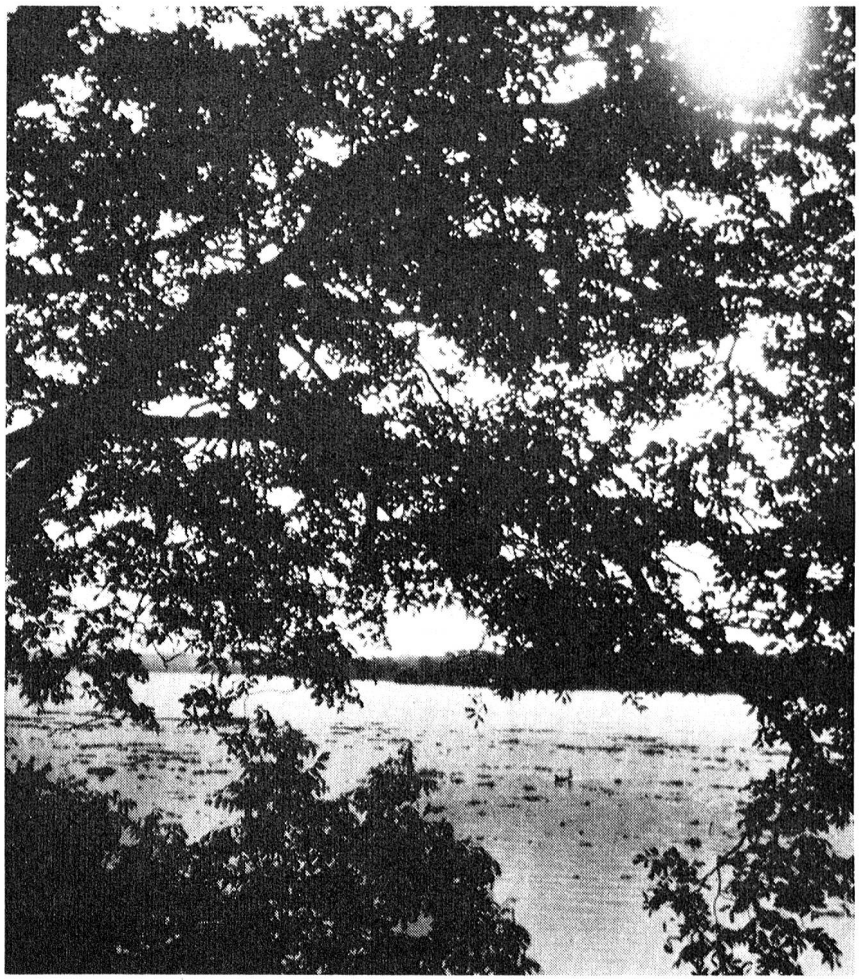
Arrivée à Ndjili

De Rome à la capitale du Congo, un vol nocturne ne dure que six heures: le temps de s'installer pour une courte nuit; le silence est donné, on essaye de s'assoupir, mais voici que déjà, à notre gauche par rapport à la direction de vol, l'horizon se barre d'une ligne rouge-orangé qui grandit vite; le ciel s'illumine et un grand soleil se lève que la montée à l'équateur et le passage dans l'hémisphère sud fait paraître plus immense et plus chaud!
Dès les premiers pas sur l'aérodrome de Ndjili, une chaleur humide et presque suffocante nous enveloppe; nos amis suisses de l'UMS, en chemise kaki à croix blanche et rouge, sont là pour nous aider à passer les formalités douanières; ils sont souriants et accueillants.
Sur la longue autostrade de Limété, nous voici en route pour l'hôpital de Kintambo.
Au bord de la route, les Noirs, en file, déambulent à grands pas, vêtus de blanc, lourdement chargés, ou bien assis, perdus dans quelque rêve séculaire; hommes routiniers dont les sentiments, les pensées, les convictions leur sont propres, formés dans leur pays par l'histoire d'un village, l'attachement à un lieu, la dépendance de formes particulières de civilisation, de manières ancestrales d'être et de réagir!

De Léopoldville à Kinshasa

Le passé de la jeune capitale est récent! Après avoir exploré le Congo, Stanley s'arrêta devant la grande expansion lacustre du fleuve, en 1877. Quelques années après, il aborda dans la baie de Galiéma, sur la rive gauche et reçu du chef bahumbu Kimpe les terrains nécessaires à la construction d'une station qui devint florissante, car elle se trouvait à l'endroit où commencent les rapides de Kinsuka, qui jusqu'à la mer rendent le fleuve impraticable à la navigation. A la station, on répartissait les arrivages par la route des caravanes et on les acheminait par bateaux vers le Haut-Congo. C'était en 1881.
Le port fluvial se développa, un chantier naval fut construit et la Chanic monta tous les bateaux qui circulent sur le fleuve.
Le petit village de Kintambo devient le berceau de Léopoldville. En fait, c'est Kinshasa, plus à l'est, qui prit de l'importance à cause de sa situation sur un vaste plateau, à quelques mètres au-dessus des rives du fleuve.
En 1923, les hommes d'affaires et l'administration réclament le déplacement de la capitale de Boma à Kinshasa. C'est chose faite en 1930 et Léopoldville est capitale. A cette époque, elle comptait un bon millier de Blancs et vingt fois plus de Noirs. Le port de transit fut établi à Léo I. Le chantier naval resta à Léo II.

Les deux villes réunies, avec les cités suburbaines, Kinshasa 1966 compte plus d'un million d'habitants et, de l'aérodrome principal aux collines de Binza avec les faubourgs vers l'intérieur, une surface habitée de 100 kilomètres carrés, égale à celle de Paris!
Kinshasa est située à l'extrémité aval du Stanley-Pool, en face de l'île inviolée et de Brazzaville qu'une vedette rapide atteint en 15 minutes. La ville borde le fleuve sur une distance de 12 kilomètres, elle est formée de nombreux grands quartiers, très distincts les uns des autres, séparés par de grandes zones de verdure boisée.
Autour du port et de la gare, c'est le quartier commercial et récent, hérissé de buildings et traversé par le beau boulevard Albert Ier, long de 6 kilomètres, qui relie les deux cités. En aval, Kalina, le quartier résidentiel et des ambassades est le plus beau, sur la hauteur, au bord du fleuve, avec ses palais résidentiels gardés, ses villas entourées de pelouses fleuries. Plus loin, l'ancienne Léo II, dominée par le mont Léopold, est industrielle et réunit de nombreuses fabriques de tissage et de teinture des étoffes pour la confection des pagnes.
Vers l'intérieur s'étendent de grandes cités indigènes, quadrillées d'avenues ombragées; elles ne cessent de s'agrandir; certaines restent rustiques avec leurs petites maisons familiales en torchis, entourées d'une

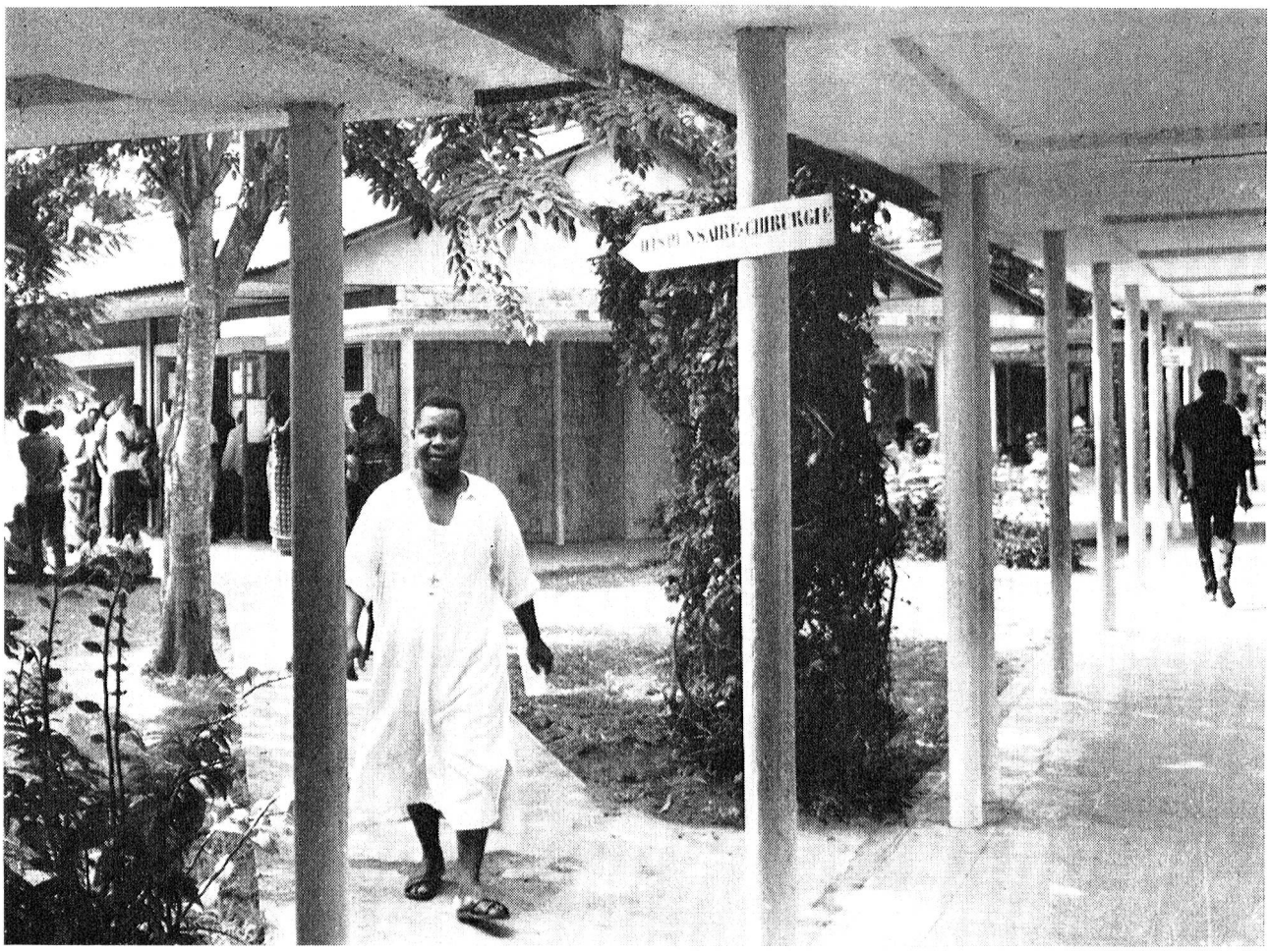


Le fleuve Congo, ce géant...

cour en terre battue et bordée d'une haie vive; d'autres sont modernes et montrent des exemples intéressants de l'urbanisme africain.
Les Noirs ont une éthique limitée par des habitudes séculaires. Et ces deux mondes qui se heurtent, engendrent la confusion.
L'influence tribale est grande pour remplacer les robes par les pagnes à la maison: les neuvaines récitées se poursuivent en cérémonie du féticheur; le français fait place à l'idiome du clan familial, les femmes ne parlent pas volontiers la langue nationale.

Les curiosités de la capitale du Congo

De la gare, où un bas-relief de bronze commémore la construction de la ligne de Matadi, en 1897, on voit un monument à deux colonnes avec la statue d'Albert Ier debout, face au grand boulevard.
La cathédrale Ste-Anne construite en briques, a un clocher trapu, de style néogothique.
Le musée de la vie indigène est riche en objets culturels des sept grandes provinces du Congo; il y a un jardin zoologique, le stade Baudoin, le Palais du gouvernement, mais surtout quatre attractions qu'il ne faut pas manquer d'admirer:
Le marché indigène, la promenade de la Raquette, la Terrasse, l'Université Lovanium.
Il existe en fait trois marchés à Kinshasa; le petit est celui des bibelots posés sur le sol d'une place devant l'Hôtel Régina, au début du boulevard. Ils sont chers et pas tous beaux! Il faut, c'est un jeu de part et d'autre, les marchander... Puis il y a le marché des fruits et légumes pour gens aisés et le marché indigène, sur une place qui prolonge le parc Fernand de Bock.
La place du grand marché est immense, couverte de denrées et de vendeurs, assis ou accroupis derrière leur marchandise, ils sont calmes et attendent l'acheteur; ce sont des femmes bariolées, au chef surmonté d'une charge, portant l'enfant au dos. Elles marchent à pas lents et souples, très droites, très fières.
On trouve de tout dans ce marché: des singes grillés, des chenilles dodues, des animaux de basse-cour, les fruits, les légumes, les produits de l'artisanat et, dans de longs pavillons, les bancs de viandes, de fromages, de poissons aux fortes odeurs!
Je me suis laissé tenter par un bol émaillé et bigarré à couvercle; j'y ai mis du pili-pili qui emporte la bouche; j'ai trouvé des avogados bien mûrs et des papaïs qui feront le régal familial du retour.
La promenade de la Raquette débute au Palais du gouverneur, à la pointe de Kalina et s'étend le long des berges jusqu'à la baie de Galiéma. Bordée de bancs et d'acacias à fleurs jaunes du côté du fleuve, de jolies villas entourées de jardins ombragés de l'autre côté, elle est un site et un point de vue admirables.
Le Congo s'écoule lentement, majestueusement; ses eaux charrient d'énormes touffes de végétation aquatique, flottant au fil de l'eau, en quantité ininterrompue! C'est la jacinthe d'eau, d'origine américaine, aux fleurs mauves. Elle pousse dans les marais d'où le fleuve les arrache. Elle est devenue un véritable fléau, car ces touffes obstruent le port et entravent la navigation; bien plus, elles détériorent l'équilibre biologique de l'eau, les poissons disparaissent et l'hygiène publique en souffre; aussi de sévères décrets interdisent la culture, la détention, l'importation et la vente de cette « eichhornia crassipes », ennemie de l'homme!
Du haut de la promenade, on suit la pêche, le jeu des filets, les mécomptes d'une pirogue...
A l'extrémité, en face du mont Léopold, un rond-point domine la baie historique où Stanley aborda et, plus loin, on distingue le début des rapides à une ligne écumeuse; plus loin encore, le soleil couchant embrase un ciel qui annonce l'orage.



Du centre résidentiel de Kalina, on gagne la pleine marécageuse de la baie, deux ruisseaux, le Gambe et le Basoko, sont franchis par de grands ponts et l'on arrive dans la ville des premiers colons: elle possède encore les vieilles maisons à vérandas de bois, le premier édifice religieux, un temple protestant en briques, qui fut élevé en 1891. On voit le vieux sémaphore de Stanley d'où l'on s'élève par la route de la Terrasse, vers le cimetière des pionniers, romantique, à étages, au flanc de la colline.

Une courte allée de bois de fer et de palmiers conduit à l'aboutissement de la piste des caravanes, longue de 400 kilomètres, partant du bief navigable du Congo pour rejoindre la mer; étape périlleuse s'il en fut, elle garde le souvenir de tous ceux qui n'arrivèrent pas au but...

Dans ce quartier des cent-maisons, quelques vestiges encore: le lazaret qui fut le premier hôpital et, plus haut, la Terrasse avec son belvédère en forme de passerelle de navire d'où la vue est splendide sur le fleuve, la cuvette de Kinshasa et les collines alentours.

Mais saluons Stanley, l'explorateur, appuyé sur un haut bâton; il scrute l'horizon et son regard se perd au cœur de l'Afrique...

Le chemin descend par la corniche vers une léproserie cachée dans la forêt odorante.

Le plus grand monument est l'Université Lovanium qui est construite sur le Mont Amba, à 12 kilomètres de la ville. C'est un haut plateau où furent érigées les nouvelles constructions en 1950.

Ses débuts remontent à 1925; quelques professeurs de la faculté de médecine de Louvain créèrent à Kinsantu, dans le Bas-Congo, un centre médical, des écoles d'infirmières et d'agriculture, puis de nouvelles écoles, toutes ouvertes aux Congolais désireux d'élever leurs connaissances au niveau supérieur.

La première année académique de la nouvelle université débuta en 1954 et en 1957 l'Université Lovanium fut érigée en université catholique, sous le rectorat expert et bienveillant de Monseigneur Gillon. C'est une magnifique réussite qui fait honneur à la Belgique.

L'hôpital Kintambo fut construit par les Belges en 1958 et comporte une dizaine de pavillons permettant de soigner près de 650 malades hospitalisés. Les consultations journalières s'élèvent à 400 en moyenne. Partout, dans les allées et les promenades couvertes reliant les pavillons, des consultants attendent patiemment que leur tour vienne: sans paroles, vives, sans heurts, sans cris...

A l'Hôpital de Kintambo

Regards sur le passé et vers l'avenir

C'est un grand hôpital dans le quartier indigène de l'ancienne Léo II. Ses 10 pavillons blancs et bleus lui donne l'aspect d'un camp militaire. Tout est net et l'on s'affaire pour entretenir les allées et les promenades couvertes, entre les pavillons, dans un réel état de propreté! Partout des consultants attendent patiemment que leur tour vienne, sans paroles vives, sans heurts, sans cris; le temps passe ici sans qu'on s'en soucie; attendre... mon tour viendra! Les gardes-malades et les infirmiers noirs, nos médecins et infirmiers suisses sont là, à pied d'œuvre, depuis 1960.

Edifiantes, les mamans noires qui accompagnent leur enfant malade à l'hôpital et demeurent à son chevet pour le soigner. L'enfant est confiant, il ne pleure pas, sa mère est auprès de lui.

Un regard en arrière permet de faire le point avec le nouveau chef de l'UMS, le Dr S. Burkhardt. De 1960 à 1964, ce furent les années d'organisation et de réorganisation, il faut le dire, car au départ des médecins belges, l'hôpital de Kintambo était tombé dans un état sanitaire lamentable. Ce furent alors les années d'assistance et de secours d'urgence; de 1964 à 1966, la phase d'état s'établit enfin et nos confrères s'occupent de la reprise en main du personnel congolais et de l'organisation de l'hôpital, ceci grâce au fait que le chef de l'UMS est en même temps directeur de l'hôpital et qu'il assure ses fonctions pendant une année.

Et voici la troisième phase, sans doute la dernière, celle si importante, pleine de soucis et de responsabilités, d'une sage et progressive régression de l'UMS pour remettre aux mains des médecins congolais, nos successeurs, ces 10 pavillons, ces 650 malades et les consultations journalières qui atteignent le chiffre extraordinaire de 400 personnes.
Ceci suppose une organisation de la relève qui se fera avec l'appui du Ministère de la Santé, du médecin de l'OMS et du médecin des hôpitaux de Kinshasa.

Pour nos médecins, nos infirmiers suisses c'est maintenant le devoir de former et d'enseigner le personnel congolais de l'hôpital, de collaborer avec lui pendant ces trois prochaines années, de contrôler le travail effectué et de susciter chez nos confrères noirs l'esprit de responsabilité, d'attachement à leur travail, afin de raviver en eux l'amour du prochain, le bien d'autrui et leur donner une éducation civique et morale. C'est-à-dire, selon notre conception médicale, dévouement, abnégation, désintéressement personnel, action efficace pour la seule cause des malades. Ils sont là déjà trois médecins congolais qui travaillent aux côtés de notre équipe, après leurs études médicales faites en France; d'autres ont fait un stage de quelques mois à l'hôpital, puis ont été envoyés dans

les infirmeries de la brousse qui manquaient d'aide médicale; mais les docteurs Dissu, Bakolo et Terkesa sont restés, nous comptons sur eux. J'ai eu le plaisir de m'entretenir avec eux, comme avec tout le personnel de l'hôpital. Ils veulent se rendre utiles et s'en montrent capables.
Ces médecins et le personnel soignant noirs travaillent de leur mieux et nous osons compter sur eux; il faut pouvoir le faire, car plus de la moitié de la population du monde est dépourvue d'une protection sanitaire suffisante.
La situation sanitaire s'est aggravée avec l'indépendance de certains pays, du fait de l'augmentation de la population, de l'attraction des grandes villes, de l'amélioration des communications.
Il faut, pour assurer l'avenir en Afrique, dans le domaine sanitaire:

— *Former du personnel soignant à tous les échelons;*
— *Développer l'éducation sanitaire des jeunes et des moins jeunes mais surtout d'une façon active, pratique et efficace;*
— *Diminuer le coût de la médecine et des médicaments;*
— *Construire des centres pour chroniques, vieillards, incurables toujours plus nombreux et qui encombrent les hôpitaux;*
— *Agrandir les hôpitaux qui doivent être réservés aux malades pour qui les soins seront suivis de la guérison!*

Tous les Noirs ont foi dans la médecine moderne, ils y croient peut-être plus qu'à leurs féticheurs, mais alors il ne faut pas les décevoir. Le Blanc doit transmettre au Noir les préceptes de l'immortel serment d'Hippocrate.

Constantes de l'UMS

Depuis 1960, des équipes successives ont assuré les soins médicaux et infirmiers dans les différents services de l'hôpital de Kintambo.
Un certain nombre de constantes se sont révélées, à l'usage, utiles et efficaces. En voici quelques-unes:
Une vie communautaire est faite d'échanges de points de vues, d'esprit de collaboration, de coordination des moyens, de répartition du travail, de progression pratique, technique et spirituelle par des enseignements et des exemples. C'est ainsi que l'action et le travail sont portés au maximum de rendement.
La vie familiale avec les enfants assure une meilleure confiance, une plus grande stabilité, surtout dans les conditions de travail de nos médecins, de nos infirmiers suisses au Congo.
Une action ne saurait être efficace si elle n'est prolongée. Il faut consacrer le temps voulu pour pénétrer peu à peu les conditions de vie, les circonstances locales et les moyens dont on dispose pour accomplir son travail.
Les membres de l'UMS sont tous liés par leur action tout d'abord de secours médical, puis de traitements bien établis, enfin maintenant, d'enseignement et de formation, pour assurer une relève régulière et suffisante.
Ils s'efforcent de parler entre eux la langue nationale du Congo.
Une action d'entraide humanitaire est à la base de l'intervention de la Croix-Rouge au Congo. Les couleurs suisses et la Croix-Rouge sont des symboles de paix, de neutralité, d'humanité pour le bien ou le mieux-être de nos amis congolais.
C'est ainsi que l'UMS aura, pour sa part, contribué honnêtement, sans arrière-pensée, à former cette élite consciente et responsable qui devra assurer et assumer les destinées du nouveau Congo.

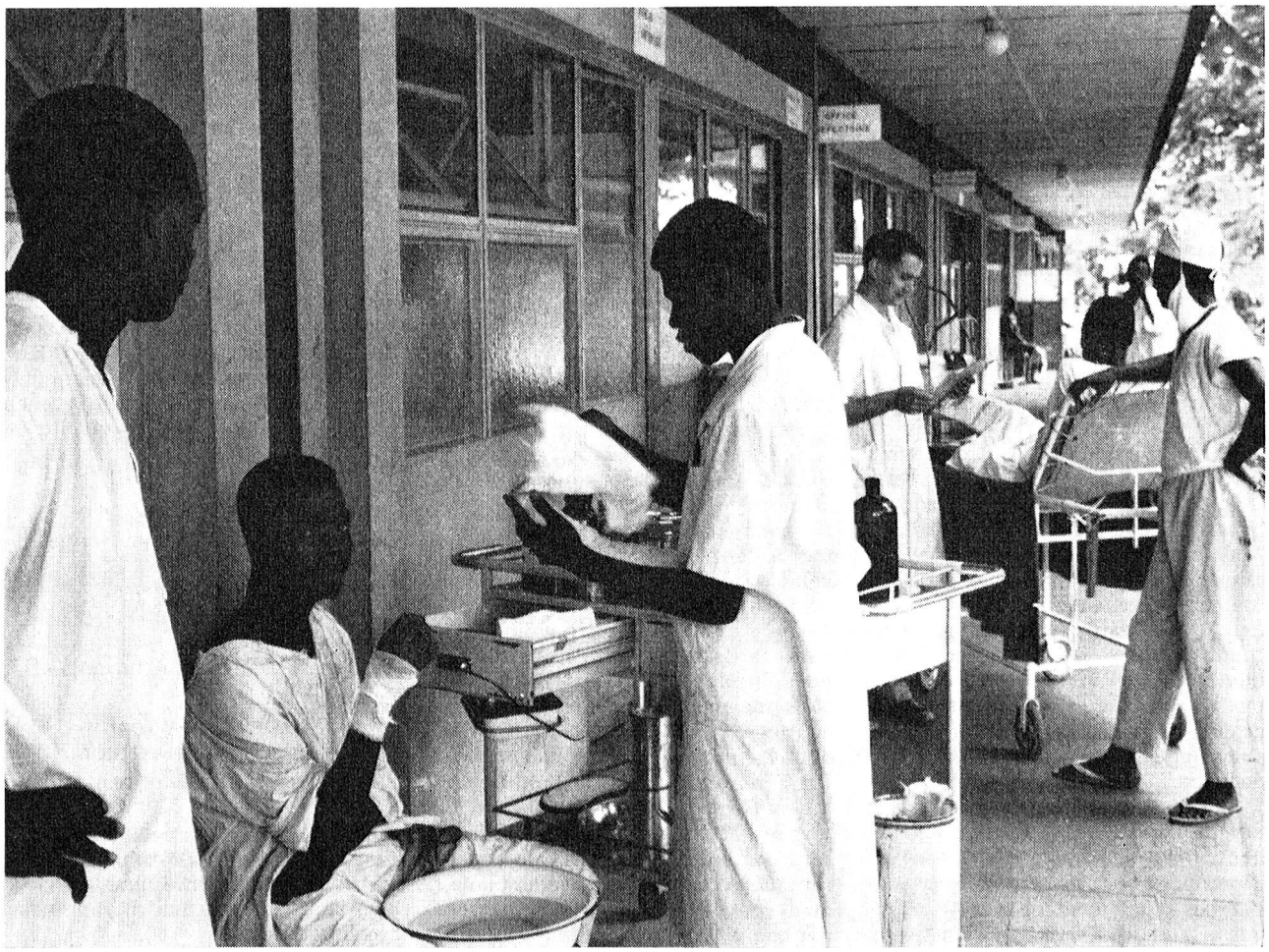
Les secouristes

J'ai vu à l'hôpital Kintambo une quinzaine de grands garçons de 18 à 20 ans, en sarrau blanc de soignants, un calot sur la tête; en courant et en riant, ils se sont réunis pour une photo!
Ce sont des secouristes de la Croix-Rouge congolaise qui sont attachés à certains pavillons de l'hôpital, quelques-uns depuis 1961 déjà!
Ils sont dévoués et fidèles, mais ne peuvent progresser ni obtenir un diplôme! Il faudrait que la Croix-Rouge congolaise les occupe à des tâches spéciales.
Plusieurs d'entre-eux ont joué un rôle utile lors des émeutes de Stanleyville: avec vaillance et enthousiasme, parfois en courant de grands risques, ils ont secouru les blessés et aidé de leur mieux les deux camps.
« Secouriste » n'est pas une profession mais elle devrait être soumise à une réglementation pour éviter des abus, une trop longue adaptation et pour en faire, avec l'appui de la Croix-Rouge et du Ministère de la Santé congolais, un véritable métier.
Honneur à ces braves jeunes gens fidèles et dévoués, heureux d'aider, enthousiastes pour la cause noble de la Croix-Rouge.
Nous avons été invités un soir par les dirigeants de la Croix-Rouge congolaise et ces jeunes secouristes en uniforme se sont présentés d'une façon des plus correctes; ils ont évolué devant nous et ont joué deux impromptus à thème humanitaire et charitable où, en fin de spectacle, tel le « deus ex machina » les secouristes arrivent avec leur sacoche sanitaire pour soigner les malheureux!
Ce sont eux qui nous reçurent lors d'une précédente visite, en chantant. Ce sont eux qui mourront demain, sans ciller, dans leur élan juvénile et leur mépris de la mort pour leur prochain...

Un couple édifiant

« Au nom d'une prétendue supériorité de la race blanche, les Occidentaux ont toujours considéré les gens de couleur comme des êtres inférieurs, incapables de quoi que ce soit de bon, qui avaient tout à apprendre, alors que, dans de nombreux cas, c'est exactement le contraire qui existe! *J.-Ch. Spahni »*

Les membres de l'UMS sont désormais secondés par des médecins congolais et d'autre personnel indigène, soit en particulier par des secouristes de la Croix-Rouge congolaise qui sont attachés à certains pavillons de l'hôpital Kintambo, parfois depuis 1961 déjà! Dévoués et fidèles plusieurs d'entre-eux ont joué en particulier un rôle très utile lors des événements de Stanleyville lors desquels, avec vaillance et enthousiasme, parfois en courant de grands risques, ils ont secouru les blessés.



Les Noirs sont édifiants à plus d'un titre et tout d'abord les mamans. Je les ai observées et admirées à l'hôpital comme dans la ville.
De face, on ne voit qu'elles, droites, fières, fuyantes, mais de profil! Quel couple admirable! Entouré et suspendu par le pagne maternel, l'enfant est appliqué contre le dos de sa mère et semble ne faire qu'un avec elle; genoux écartés, ventre contre dos, bras autour de la taille, seule la tête dodeline, il dort et la mère poursuit son travail.
Tout d'abord, les enfants noirs sont un bien, une richesse, une dignité. Ils sont les bienvenus, si nombreux, si chétifs soient-ils!

Le bonheur, c'est l'enfant porté par sa mère, ce couple charmant et touchant, vivant ainsi pendant les deux premières années, échangeant leur chaleur, leurs vibrations. L'enfant est paisible, il vit, dort ou regarde et apprend la vie, à l'abri, jamais seul, jamais menacé, toujours protégé et choyé.

Au point que, lorsque l'enfant tombe malade et qu'il faut le conduire à l'hôpital, la question ne se pose pas en Afrique, la mère reste à son chevet. Si elle a dû détacher son enfant, le coucher dans un lit blanc, c'est pour le soigner maintenant qu'elle reste là, auprès de lui.

L'enfant est confiant, il ne pleure pas, sa mère est auprès de lui et si ce n'est pas elle, c'est la grand-mère ou une grande sœur.
Et dans ces salles surpeuplées, je n'ai pas entendu un cri d'effroi ou de mauvaise humeur, pas de pleurs d'enfants gâtés!
Mais surtout pas d'odeurs désagréables, tant la maman est aux petits soins, prête à aider partout pour le bien de l'enfant.
Certes la femme africaine est encore souvent limitée, ne parlant pas le français, mais elle est cependant cet enjeu social et juridique dont le Congrès de Lomé s'est préoccupé récemment. Comme partout, elle est le

centre de la famille, elle élève et éduque ses enfants, toujours forte, courageuse, gaie, elle entend bien mettre fin à cette dernière forme d'esclavage sur terre: l'écrasement de la femme par l'homme.
L'affrontement de ces genres de vie différents crée des troubles entre ces deux mondes que peu de ponts relient.
La vraie jonction pourra se faire lorsque les femmes parleront la langue nationale.

Un gymnase suisse

L'enseignement est le moyen le plus propice à l'affrontement compréhensif des mentalités européenne et africaine.
En 1960, l'indépendance du Congo fit apparaître que le pays était dépourvu de cadres pour l'enseignement. Si le degré primaire avait été atteint, l'enseignement au niveau secondaire et universitaire était à peu près inexistant.
L'entraide protestante aux Eglises et aux réfugiés (EPER) créa deux centres d'enseignement secondaire, l'un à Kinshasa, l'autre à Matadi.
Nous avons visité le « Gymnase Pestalozzi » de la capitale; nous nous sommes entretenus avec son directeur, des maîtres et même nous fûmes conviés à suivre un cours d'introduction à l'esthétique, donné par un jeune maître et artiste à de grands élèves de cinquième année. Dans une vaste classe, aérée par deux parois cloisonnées, 18 élèves se lèvent à notre entrée et suivent attentivement les explications du maître qui leur présente les belles reproductions de masques parues dans le supplément de « Jeune Afrique » pour le Festival de Dakar et les Arts nègres. Le maître explique ce terme qui est pris dans son sens large, racial, précédant le concept de « négritude » inventé par Sengoz, le président-poète du Sénégal et par Aimé Césaire, poète des Antilles.
Le maître poursuit son exposé sur les arts et les manifestations au programme du Festival, celles de Congo-Léo consistent en folklore et en jazz. Les élèves s'expriment aisément, ils sont attentifs et vifs, répondent spontanément, objectivement aux questions qu'on leur pose.
Après avoir félicité le maître et sa classe qui fait partie de la Croix-Rouge, nous sortons, édifiés, sur la pointe des pieds...
L'EPER s'est fixée comme but final de remettre le Gymnase aux Congolais, dès que les maîtres noirs seront assez nombreux.

Certes, il ne suffit pas d'aller à l'école, d'apprendre, d'être dirigé, orienté par de bons maîtres pour recevoir la sagesse et la grâce du savoir; il faut encore le travail personnel, l'étude, l'adaptation et, l'essentiel, relier ces connaissances au monde africain.
Et l'on songe que si l'histoire était mieux enseignée dans les écoles du monde, le racisme, au moins superficiel, dit épidermique, n'existerait plus; il serait vaincu par la raison, par le respect de la personne humaine et par l'intelligence de l'esprit et la charité du cœur!

Jeune Afrique,
évolution et non révolution!

Tout un continent est en marche!
Il veut secouer l'inertie séculaire, lutter pour son avenir qui ne sera meilleur qui si l'unité du continent est réalisée.
Les avis sont clairs et nets! Ce jeune Mauritanien constate que la plupart des Africains n'ont pas encore la conscience professionnelle nécessaire au développement rapide du continent. L'homme conscient se trouve grandi par le travail au service de la patrie. « Nous devons rendre à la société les bienfaits que nous en avons reçus! »
Beaucoup de jeunes estiment que, face à l'armée, il faut créer des mouvements populaires capables et qui adoptent une politique sobre et conforme aux intérêts du peuple.
« Le fardeau de la reconstruction nous incombera à nous les jeunes. Nous devons l'assurer et édifier le continent qui fut trop longtemps oublié, humilié, offensé, asservi. »
Un Sénégalais parle de l'unité dans la confiance. Après des années de guerres et de souffrances, l'Afrique se propose d'aller toujours de l'avant sans détours. Son indépendance doit être protégée mais elle a horreur des complots. « C'est aujourd'hui que nous devons nous unir, nous regrouper dans la compréhension et l'amitié afin que nous puissions vivre ensemble. Mais pour s'unir, il faut la confiance! »
Et nous pensons que ce n'est pas la révolution, qui du reste varie d'un pays à l'autre en Afrique, amenant instabilité et division, mais bien l'évolution qu'il faut suivre, basée sur l'entente, la compréhension, le travail de la terre, le développement des écoles supérieures.
Et voici l'avis d'un grand prophète d'une œuvre inachevée, Barthélemy Boganda, prêtre et fondateur-président de la République Centre Africaine. Il disparut dans un accident d'avion, alors qu'il se rendait dans la capitale de la Haute-Gambie.
Boganda, au nom prédestiné: « Je suis ailleurs, je suis nulle part! »
Son idéal, pêcheur d'âmes a changé, il devint pêcheur d'hommes pour libérer les Africains de la misère et de la servitude, c'est sa raison d'être et le sens de son existence.
A ceux qui parlent d'édifier un nouveau monde il dit: « Laissez-nous ce qui est strictement à nous! Avant la charité, il y a la justice! J'ai enseigné à mes frères la loi du travail: parler peu mais travailler beaucoup, travailler pour produire, produire pour bâtir. »
Dans son Oubangi natal, Boganda a créé la Soucoulole, société indigène coopérative qui veut résoudre les problèmes de l'alimentation, de l'habillement, du logement, des soins médicaux et de l'enseignement. Autour de ce programme, il fonda un grand mouvement politique, le mouvement d'évolution sociale de l'Afrique noire. Son programme se résume en cinq infinitifs:

— *nourrir, soigner, instruire, loger, vêtir* —

Précurseur, Boganda est parti trop tôt, mais son exemple reste et surtout sa parole vibrante: « Jo Kue Jo »! Un homme est un homme!
Avec de tels exemples, l'Afrique en marche arrivera au but qu'elle se propose d'atteindre.

Envol et survol du continent noir

De nouveau et déjà Ndjili, le dernier jour d'un trop court séjour pourtant bien chargé; il y a tant à apprendre, à voir, à revoir!
Mais c'est le jour fixé par des obligations de service; ils sont là, nos amis en kaki à croix blanche et rouge, pour le départ comme pour l'arrivée!
J'attends, après les adieux, l'heure du départ sous le grand soleil, déjà très chaud à huit heures, mon filet de fruits exotiques à la main.
A 9 heures le Bœing s'envole rapide et à 850 km/h., il va voler sans escale jusqu'à Bruxelles où il se posera à 17 h. 30.
Par un temps clair, j'ai vu se dérouler sous nos ailes toute l'Afrique, par Fort Lamy, le lac Tchad, Tripoli, la Méditerranée, Gênes, les Alpes, le Léman et Lausanne, le Jura et, à travers le brouillard nordique, l'arrivée à Bruxelles! Il pleut, j'ai froid! Mais au cœur un chaud et lumineux souvenir!